



## Symbolique autour du livre dans la société sénégalaise d'hier et d'aujourd'hui : Le livre comme talisman, le texte comme remède

### Symbolic meanings / Cultural significances of the book in Senegalese society through time: the book as a talisman, the text as a remedy

Moussa SAMBA<sup>1</sup>

Université Cheikh Anta Diop de Dakar - Sénégal  
Laboratoire de recherche en sciences de l'information et de la communication  
Groupe interdisciplinaire de recherche sur les cultures et les identités  
moussa.samba@ucad.edu.sn

**Résumé :** Ce travail s'intéresse à la représentation de l'écrit au Sénégal. Il part d'un constat de la vie quotidienne pour s'interroger sur l'objet mystique que constitue le livre surtout quand il est rédigé en arabe, quel qu'en soit le sujet. Il n'y était pas considéré comme un simple document au moment de son apparition. D'ailleurs, le mot trouvé pour le désigner «teere» signifie talisman ou amulette c'est-à-dire un objet conçu par un être initié aux forces occultes pour protéger son porteur contre le malin génie ou les forces du mal mais aussi pour s'attirer la chance et le bonheur. L'étude linguistique menée déjà sur le terrain, et consistant à échanger avec une dizaine de Sénégalais maîtrisant parfaitement leurs langues maternelles différentes du wolof, nous a permis de vérifier la commune idée que les Sénégalais toutes ethnies confondues se font du livre surtout arabe : il s'agirait d'un remède ou un porte-bonheur réalisé à partir de l'encre ou du safran qui a permis de rédiger des paroles sacrées capables de guérir, une solution dans les deux sens du terme. En effet, le terme « saafara » est solution comme ce qui permet de résoudre un problème mais aussi solution au sens de ce qui se dissout dans l'eau. Cet article met en exergue le mysticisme autour du livre ou de l'écrit dans la société sénégalaise en s'appuyant sur une étude comparative des mots utilisés dans les langues locales pour désigner le document. Il tente aussi de montrer que, malgré l'influence du monde moderne et contemporain, le livre conserve toujours cette dimension mystique même si elle s'est atténuée avec cette nouvelle conception selon laquelle le livre libère des démons de l'ignorance qui enferment l'être dans une sphère moyenâgeuse.

**Mots clés :** Symbolique, livre, talisman, remède, religion, Sénégal

**Abstract:** This work focuses on the representation of writing in Senegal. It starts from an observation of daily life to question the mystical object that the book constitutes, especially when it is written in Arabic, whatever the subject. It was not considered a simple document at the time of its appearance. Moreover, the word found to designate it "teere" means talisman or amulet, that is to say an object designed by a being initiated into occult forces to protect its wearer against the evil genius or the forces of evil but also to attract luck and happiness. The linguistic study already carried out in the field, and consisting of talking with a dozen Senegalese who perfectly master their mother tongues, which are different from Wolof, has enabled us to verify the common idea that Senegalese of all ethnic groups have of the book, especially Arabic: it would be a remedy or a lucky charm made from ink or saffron which made it possible to write sacred words capable of healing, a solution in both senses of the term. Indeed, the term "saafara" is a solution as what makes it possible to solve a problem but also a solution in the sense of what dissolves in water. This article highlights the mysticism around the book or writing in Senegalese society based on a comparative study of the words used in local languages to designate the document. It also tries to show that, despite the influence of the modern and contemporary world, the book still retains this mystical dimension even if it has been attenuated with this new conception according to which the book releases demons of ignorance which lock up the to be in a medieval sphere.

**Key words:** Symbolic, book, talisman, remedy, religion, Senegal

<sup>1</sup> Auteur correspondant : MOUSSA SAMBA | moussa.samba@ucad.edu.sn

Dans la conception populaire au Sénégal, il existe un mystère autour du livre surtout quand il est écrit en arabe, quel qu'en soit le sujet. Un livre n'y a pas toujours été considéré comme un simple document c'est-à-dire un support contenant des informations. Les différents termes employés pour le désigner prouvent qu'il s'agit d'un objet particulier réservé à une caste d'initiés. Ce fut certainement similaire dans les sociétés antiques telles que l'Égypte pharaonique et, plus tard, dans la période moyenâgeuse dominée par le latin en Europe et l'arabe en Afrique.

Les mots signifiant livre, issus des langues autochtones sénégalaises ou empruntés des langues de religion comme le latin ou l'arabe, dégagent toujours l'idée d'une connaissance parfois ésotérique conservée et transmise grâce à un support. S'il y a une dimension sacrée dans le livre, c'est certainement parce qu'il est le symbole d'un pouvoir, le pouvoir de nuire mais aussi de protéger ou d'implorer les dieux ou Dieu afin de lutter contre les malins génies ou les forces du mal mais aussi pour s'attirer la chance et le bonheur. Par exemple, le livre est dit *teere* en wolof, un terme exprimant clairement l'idée qu'il est considéré comme un talisman. Le vocable *teere* signifie aussi vérité en wolof au sens de vérité du livre révélé pour le bien-être de l'humanité. D'où l'expression : « la vérité est une amulette à porter et emporter partout. »

C'est donc à dessein que nous ne distinguons pas l'écrit, le manuscrit et le livre. Quels que soient le support et la technique de fabrication, le document conserve ici toutes ses fonctions. Du Moyen-Âge au XX<sup>e</sup> siècle, le livre a été considéré comme le lieu de révélation et conservation du sacré ou du vrai, des solutions aux problèmes humains au Sénégal. Cependant, avec le monde moderne, la symbolique du livre semble avoir évolué. Avec l'ouverture et l'occidentalisation de l'Afrique, de nouvelles conceptions émergent mais curieusement elles ne s'opposent pas radicalement à l'idée selon laquelle le livre est le lieu de la révélation du vrai. En effet, celui-ci peut être présenté comme un exutoire qui libère des démons intérieurs. En même temps, la connaissance libère l'être humain de l'ignorance qui l'enfermait dans une sphère moyenâgeuse. Il s'agit de l'idée selon laquelle la lecture est une forme de thérapie et l'écriture une forme de psychanalyse. Mais existe-t-il un véritable lien entre le texte sacré qui soigne et protège et le texte profane qui soigne et libère ?

Notre objectif, à travers cette étude, est de montrer que les fonctions du livre ont en apparence évolué, mais n'ont pas véritablement changé. Spécifiquement, nous chercherons à démontrer que :

- les premiers écrits publiés au Sénégal, y compris les textes religieux, sont des textes de circonstance parce que répondant à un besoin de protection et/ou de porte-bonheur c'est-à-dire une *solution* aussi bien sens chimique qu'au sens problématique du terme.
- il n'y a pas d'opposition entre le sacré et le profane puisque, en dernière instance, le texte sacré qui protège mystiquement et libère des maux ne semble pas être différent du texte profane qui libère de l'ignorance par l'ouverture d'esprit ou qui sert d'exutoire. Dans les deux cas, les *mots* sont utilisés contre les *maux*.

Notre démarche obéit donc à une approche systémique c'est-à-dire qu'elle s'appuiera à la fois sur plusieurs techniques telles que l'analyse documentaire, l'observation directe et l'entretien semi-dirigé. Les résultats de l'analyse documentaire sont exploités directement dans le corpus sous forme de références. Ils ont aussi nourri notre réflexion en fonction de la problématique abordée. Nous avons surtout procédé par observation directe et entretien semi-dirigé. Étant sur le terrain, nous avons opté pour l'exploitation du vécu au quotidien et les échanges avec les personnes susceptibles d'apporter des réponses à nos interrogations. Pour le vécu, le fait d'être né dans un milieu, d'en connaître la langue ne constitue pas un obstacle à notre démarche scientifique mais un atout puisque ce travail n'est pas qu'une simple réflexion sur le livre, il a une dimension anthropologique non négligeable. De même, le fait de s'intéresser aux autres langues nationales permet un aller-retour linguistique très enrichissant entre chacune d'elles et le français avec comme intermédiaire le wolof. Ainsi, nous avons entrepris plusieurs rencontres avec des Sénégalais issus des 14 régions du pays et des six ethnies dont les langues ont été codifiées et considérées comme des langues nationales. Mais notre étude s'appuiera uniquement sur les six langues nationales reconnues en 1971 par l'État du Sénégal. Il s'agit du wolof, du seerer, pulaar, madingue, jolaa et du soninke (Cissé - Le Tallec, 2019). Une discrimination qui peut être injuste mais justifiée par le fait que ces six langues sont parlées par plus de 99 % de la population. Le wolof est d'ailleurs aujourd'hui compris par plus les 90% de la population sénégalaise.

Avant l'exploitation des données linguistiques, nous tenterons de retracer l'itinéraire du livre au Sénégal. Par la suite, nous montrerons à quel point l'écrit a impacté le mode de fonctionnement de ces sociétés en prenant en charge des pratiques culturelles ancestrales. Nous terminerons avec une analyse qui jettera une passerelle entre le livre-talisman et le livre-thérapie.

## **1. Introduction du livre en Afrique subsaharienne : 1000 ans de présence**

Si nous suivons l'histoire du livre, telle qu'elle a été écrite et enseignée dans le monde occidental, il apparaît clairement que l'Afrique subsaharienne a fait connaissance avec le livre avec l'islamisation. L'Égypte étant considérée comme faisant partie du monde oriental ou occidental, les rouleaux de papyrus ne pouvaient donc être acceptés comme des produits africains. Cependant, depuis les travaux de Cheikh Anta Diop sur l'Antiquité égyptienne, il est difficile aujourd'hui de parler d'introduction du livre en Afrique avec l'islamisation. Toujours est-il que le livre dont il est question dans le cadre de cette étude est né bien après l'Antiquité. Il a fait son émergence en Afrique à partir de l'islamisation. En d'autres termes, le contact avec le monde arabo-musulman s'est fait avec l'introduction d'une religion, d'une langue, d'un livre, etc. C'est la raison pour laquelle l'étude de ce contexte va de soi.

### **Le livre par la caravane : Le livre arabe**

Il existe plusieurs travaux sur cette zone soudano-sahélienne pendant le Moyen-Âge central et le Moyen-Âge tardif. La première période correspond à l'apogée et au déclin de l'empire du Ghana et la deuxième à l'émergence, au rayonnement et au déclin de l'empire du Mali au moment où l'Empire Songhaï commençait à dominer ce que les voyageurs arabo-berbères appelaient le Bilad al Sudan ou Pays des Noirs (Es Sudan, 1981 : 12). Dans son ouvrage posthume publié en juin 2022, Henri Sène (Sène, 2022 : 65) nous présente un contexte culturel dans le Soudan occidental médiéval (El-Bakri, 1992) très favorable à

l'épanouissement du livre. Il y décrit de grandes villes, pôles universitaires et culturels tels qu'Awdaghost, Gao, Dienné, Tombouctou. Le livre et les manuscrits ont circulé dans cette région comme tous les autres produits commercialisés, ce qui montre que les grands empires africains du Moyen-Âge furent des terres de sciences et de l'écrit. Il existe beaucoup de travaux sur la vie politique, intellectuelle et religieuse du Bilad al Sudan. Ces villes ont attiré par les activités économiques mais aussi par la richesse de leurs productions littéraires comme le témoignent Tarek Es-Sudan et Hassan Al Wazzân appelé Léon l'Africain (Davis, 2014 : 176). Il y existait d'ailleurs de grands vendeurs de manuscrits comme le précise Nathalie Zemon Davis dans la biographie consacrée à Léon l'Africain :

Tombouctou disposait d'une belle mosquée et d'un palais riche en or ; des artisans et des marchands vendaient des biens venus du monde entier y fourmillaient, et les citoyens prospères jouaient d'instruments de musique et dansaient, tandis que le sultan jouissait d'une cour au protocole raffiné. Érudits, prédicateurs et juges étaient nombreux et honorés. Les vendeurs de manuscrits gagnaient plus que tout autre marchand à Tombouctou. (Davis, 2014 : 176)

La fin des grands empires ouest-africains tels que le Ghana, le Mali et le Songhaï a ralenti le développement de l'industrie du livre mais n'y pas mis fin. Dans une moindre mesure, les foyers religieux de la sous-région, notamment du Sénégal, ont pris timidement le relais comparé à la grandeur de Tombouctou. Parmi eux, nous pouvons citer l'Université de Pire Saniokhor, située à 110 km de Dakar, fondée en 1603 par Khaly Amar Fall, un marabout d'ascendance royale. L'ouvrage de Thierno Ka (Ka, 2002) donne de précieuses informations sur la naissance et les moments de gloire de cette institution précoloniale qui a formé de grandes figures de l'islam soufi<sup>2</sup>. Un malheureux événement comparable à un autodafé y a provoqué la perte de plusieurs milliers de livres. En 1869<sup>3</sup>, le Gouverneur Valière<sup>4</sup> aurait fait brûler cette prestigieuse institution. L'autorité coloniale reprochait à l'université de Pire de former des djihadistes et résistants à la pénétration française. D'après les témoignages recueillis, et racontés de génération en génération, le responsable de l'université Serigne Boubacar Penda Yéri aurait organisé la sauvegarde de plusieurs milliers de livres en les ensevelissant autour de la mosquée de Pire. D'après le conservateur du site, El Hadj Ibrahima Fall, la présence de ces livres ensevelis protégerait le site et en fait un lieu sacré où on peut implorer le pardon de Dieu et lui demander d'exaucer ses vœux de bonheur, de santé, de réussite et de richesse. Se dégage déjà ici la croyance en la toute-puissance du livre sacré, le Coran.

Cette période fut un fort moment de bouillonnement intellectuel et d'épanouissement de la culture livresque. Elle a permis l'émergence de grandes personnalités dont les lettrés musulmans qui ont marqué les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles comme El hadji Oumar, El hadji Malick, Ahmadou Bamba Mbacké dont certains écrits furent publiés dans le Maghreb et reproduits de manière artisanale et commercialisés de manière informelle dans les marchés et la rue par des vendeurs à la sauvette. Ces cheiks furent tous des propagateurs de l'islam.

Entre les 19 et 20<sup>e</sup> siècles, le chemin et la nature du livre connaissent des changements non négligeables surtout avec le commerce transatlantique.

---

<sup>2</sup> Le soufisme est une vision ésotérique et mystique de l'islam. Il prône l'élévation spirituelle par le biais d'un guide ou d'un initié. L'enseignement de celui-ci est appelé *tassawuf* ou encore *tariqa*.

<sup>3</sup> (633) Le Professeur Djim Mané retrace l'histoire de l'université de Pire - YouTube

<sup>4</sup> François Xavier Valière, gouverneur de l'AOF de 1869 à 1876.

## **Le livre par la caravelle : L'arrivée du livre français**

Même si la conception que l'on se fait du livre change en fonction de la langue, du sujet traité et du lecteur, la colonisation du Sénégal par la France n'a pas véritablement changé cette loi du marché qui fait du livre une marchandise comme les autres. Au contraire, elle l'a renforcée puisque le livre français s'y est introduit grâce aux réseaux commerciaux coloniaux. Il devait non seulement servir pour la consommation propre du colon mais il devait aussi lui permettre d'instruire certains colonisés dont la minorité chrétienne du Sénégal scolarisée à près de 100%. Les indigènes instruits servaient de relais ou d'interprètes auprès de la masse assujettie. Ainsi fit irruption le livre français dans la société africaine comme le montre si bien Cheikh Aliou Ndao (1988 : 48).

Un marché du livre a fini par s'installer dans la colonie. Il n'y existait pas encore des maisons d'édition mais quelques éditeurs de publications en série comme les quotidiens, les hebdomadaires ou encore les mensuels, etc. Tous les livres écrits en français étaient édités en France avant d'être distribués dans les colonies. C'est la raison pour laquelle, nous pouvons noter la présence de distributeurs du livre, du magazine ou du journal au Sénégal dès les premiers moments de l'installation de l'administration coloniale. Et la première structure spécialisée dans la diffusion et la distribution fut créée en 1943 sous l'appellation d'Agence de distribution de presse (Sow, 1983 : 36).

L'arrivée du livre français a coïncidé avec cette période de production littéraire féconde au Sénégal. Il s'agit de textes rédigés en arabe par des guides religieux ou encore des maîtres coraniques. L'étude qui suit nous édifiera sur la symbolique de ces textes.

## **2. Que symbolise le livre arabe dans la société sénégalaise ?**

Nous venons de voir à quel point le livre était considéré comme un produit connu et utilisé au quotidien dans la société africaine islamisée. Mais qu'est-ce qu'il symbolisait en réalité ? La réponse à cette question nécessite le recours à sa signification aussi bien dans la tradition judéo-chrétienne que dans celle dite arabo-musulmane. Le terme livre vient du latin *liber* (écrit ou livre). Le terme bible dans la tradition latino-chrétienne vient du grec *biblios*, livre (Paul, 2000 : 681) ; il s'agirait d'un livre dans lequel fut consigné un testament ou un héritage encore appelé disposition écrite. Il s'agirait de la parole de Dieu révélée successivement sous forme de patrimoine à conserver et transmettre. D'où toute l'importance du terme *canon* qui signifie règle en grec et utilisé pour désigner les listes des différents livres hérités des différents prophètes et composant la bible.

*Al Kitab* est le terme utilisé en arabe pour désigner le livre. Moreno Al Ajamî présente le coran comme un patrimoine à deux dimensions : l'écrit et l'oral. Le terme *coran* renvoie à la récitation donc à l'oralité. Il s'agit de la déclamation et de la psalmodie des versets destinés aux fidèles. Cette dimension s'explique assez aisément si nous nous référons au contexte et même au fait que tout le monde ne fut pas alphabétisé. D'ailleurs le prophète ne savait ni lire ni écrire et pourtant c'est par lui que le message transitait en véritable médium. Le terme *kîtab*, quant à lui, désigne clairement le message fixé par écrit, prescrit et consigné pour l'éternité.

Il apparaît clairement que la conception sénégalaise du livre porte un héritage arabo-musulman certain, voire judéo-chrétien. Il reste maintenant à déterminer le degré d'influence de celui-ci et son africanisation.

### **Le livre comme talisman, le texte comme médicament**

Le mystère autour du livre écrit en arabe, quel qu'en soit le sujet, est indiscutable au Sénégal. Le document en question cache une réalité qui va au-delà d'un simple support contenant des informations. D'ailleurs, le mot wolof trouvé pour le désigner « *teere* » signifie talisman ou amulette c'est-à-dire un objet conçu par un être initié aux forces occultes pour protéger son porteur contre les malins génies ou les forces du mal mais aussi pour s'attirer la chance et le bonheur. L'étude linguistique menée déjà sur le terrain nous a permis de vérifier la commune idée que les Sénégalais se font du livre surtout quand il est écrit en arabe. Quelques exemples : le livre est dit *teere* en wolof, *safe* en sereer, *defteree* en pulaar, *gafé* et *sebin* en malinké, *Elibaar* (ou *esafet*) en joola fogny, *koutibe* en soninke.

Chez le peuple soninke, il semble que la langue est fortement influencée par l'islam au point que le terme utilisé pour désigner le livre est un dérivé de l'arabe *kîtab* : *koutibe* ou *kitaabe*. Pour rappel, les Soninkes furent les premiers peuples à entrer en contact avec le monde arabo-berbère (Empire du Ghana du IV<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècles). L'utilisation d'un dictionnaire soninke-français nous a permis de faire d'autres découvertes. En effet, dans ce document, figurent les éléments suivants : *safaye* : écriture, amulette, gri-gri ; *Safaare* : amulette, gri-gri ; *safandi* : écrire ; *safa* : écrire quelque chose. L'élément le plus intéressant ici est à chercher dans la similitude entre les termes soninke *safa*, bamabara *gafe*, sereer *safe*, joola *esafet* et wolof *saafara*. Tous ces termes sont curieusement très proches de celui utilisé par les Hébreux pour dire livre *sépher* (Paul, 2000 : 681).

En malinké ou bambara, deux termes sont utilisés pour désigner le livre : *gafe* indique l'objet (fascicule ou cahier) et *sebin* est utilisé pour dire écrire ou confectionner un talisman. Le mot *sebin* semble être très proche du point de vue sémantique aux termes utilisés en wolof et en pulaar même si du point de vue sonorités, ils sont éloignés. Nos recherches n'ont pas permis cependant de déterminer le sens étymologique du terme *gafe*. Il a fallu comparer le bambara sénégalais et celui parlé au Mali pour trouver le terme *gafe* jusque-là inconnu de mes interlocuteurs bambaras au Sénégal. Ce qui est sûr, c'est sa proximité avec le terme *safe* utilisé par les sereer pour dire livre ne peut être un hasard puisque les Guelwaars qui ont fondé le royaume sereer au Sénégal sont des guerriers malinkés du temps de l'empereur Kankan Moussa du Mali.

Nous pouvons donc dire, par extension, que le terme *safe* ressemble beaucoup au terme joola fogny *esafet* désignant le talisman ou le gris-gris ou au terme wolof *saafara* c'est-à-dire solution dans tous les sens du terme. Cela va sans dire qu'il faut s'arrêter sur les 2 sens du mot solution. En effet, le terme « *saafara* » est *solution* au sens problématique du terme c'est-à-dire ce qui permet de résoudre un problème mais aussi *solution* au sens de ce qui se dissout dans l'eau. Il s'agit en réalité de paroles sacrées écrites en arabe ou extraites du coran. Elles sont couchées sur papier avant que ce dernier ne soit plongé dans un récipient ou une bouteille contenant de l'eau. Le but est de fabriquer de l'eau bénite avec le texte sacré. Le détenteur d'une telle connaissance est forcément dans le secret des dieux et peut dénouer les pires situations. En effet, dans ce texte sacré se cachent des secrets dont la

découverte permet de régler les problèmes quotidiens des humains. Cela va de la simple récitation de paroles incantatoires à la rédaction d'un texte sacré sur un bout de papier. Cet exercice de rédaction permet de fabriquer plusieurs types de protection ou solutions aux problèmes (Galaadj : protection). C'est à dessein que le terme solution est employé ici puisque l'objectif est de répondre à des préoccupations.

- Le premier type de protection est le talisman confectionné par le cordonnier à partir du texte sacré rédigé par le saint et savant homme. Cela peut se faire sous la forme d'une simple amulette (teere) ou d'une ceinture à mettre autour de la taille (ndomb).
- Le deuxième type de protection est la solution c'est-à-dire le fait de tremper le bout de papier dans l'eau afin d'y dissoudre les paroles sacrées écrites à l'encre. Cette forme de protection peut être un breuvage donc à boire, elle peut aussi être un lavage.

Pour dire qu'on est protégé, il n'est pas rare qu'un Sénégalais sous le coup de la menace réplique de la façon suivante : « damay takk teere, di sangu saafara diko naan itam ! » (Je porte des gris-gris, je bois du saafara et me lave avec !).

Comme nous venons de le constater, le livre en wolof « teere » porte bien son nom c'est-à-dire objet protecteur, talisman, amulette ou encore gris-gris confectionné pour faire face au malheur ou pour attirer le bonheur. Il n'est d'ailleurs pas étonnant qu'on l'associe à la vérité inébranlable. C'est la raison pour laquelle le livre est considéré comme le lieu de conservation ou de révélation de la vérité. En pulaar, le terme « deftere » est composé de deux éléments *def* (préparer) et *tere* (avec intensité) ; c'est l'idée que le livre est un condensé de vérité réalisé avec maîtrise. Cela renvoie surtout au livre saint détenteur de la vérité de Dieu donc préparée à la perfection par lui-même, ce qui fait, par conséquent, son caractère infaillible. Il faut quand même signaler que le terme « deftere » en wolof signifie préparer ou faire un talisman, une amulette ou un livre. La parenté génétique entre les termes ne fait pas l'ombre d'un doute puisque, en fait de compte, l'amulette ne peut être réalisée que par un être doté de connaissances occultes pour le commun des mortels. L'association entre le livre saint ou le coran et la vérité apparaît nettement. C'est d'autant plus admis qu'un croyant ne peut se permettre de toucher un exemplaire du coran sans avoir fait au préalable ses ablutions. Il est considéré comme contenant tout savoir imaginable ou inimaginable. On y retrouverait des vérités historiques tout comme des vérités futuristes. Certaines découvertes scientifiques y seraient même déjà annoncées depuis le VII<sup>e</sup> siècle c'est-à-dire un millénaire avant la naissance de la science moderne au XVII<sup>e</sup> siècle. Certains versets sont considérés comme très efficaces pour résoudre des problèmes ponctuels. Le coran lui-même en tant que livre est considéré comme un talisman c'est-à-dire un objet qui protège. Sa détention dans une chambre protège la personne qui habite la pièce, sa récitation régulière dans un habitat, dans une localité protège cet endroit contre le mal.

En outre, il existe un terme arabe sénégalisé et qui désigne un des objets fabriqués au Sénégal et dans certains pays musulmans un « khaatim ». Dérivé de l'arabe *khatama* (clôturer), le khaatim est un tableau numérogique considérée comme une clé. Le sens donné au terme clé dans la tradition soufie est certes mystique mais cela reste une métaphore car la clé ouvre et ferme comme dans la vie pratique. Il faut cependant avoir à

l'esprit ici que l'ouverture permet d'avoir accès à un monde inaccessible pour le commun des mortels et la fermeture ou clôture renvoie au dernier acte parfait permettant de régler un problème une bonne fois pour toutes. Il faut aussi rappeler toute la magie de l'écrit dans les sociétés traditionnelles. Ce qui aujourd'hui appelé théorie des fractales renvoie à une réalité en Afrique dans l'organisation de la vie quotidienne (Eglash, 1999). Les voyants, par exemple, pour faire des prévisions font des inscriptions cryptées sur le sable dont les secrets sont réservés à une caste. C'est l'idée qu'il y a quelque chose de divin dans l'écrit. D'où la traditionnelle association entre l'écrit et le talisman. Le secret ne se limite pas à la protection, il permet aussi de s'attirer les grâces ou les faveurs des bons esprits. Tout cela renvoie en réalité à un seul terme : *garab*, un mot wolof signifiant arbre ou médicament. Et comme tout médicament, tout est question de dosage et de volonté. Le médicament peut vite être transformé en poison, donc le bien en mal. C'est la raison, il est admis que ce sont les mêmes textes qui sont bénéfiques qui peuvent se révéler formidablement maléfiques. C'est le cas avec les accusations de maraboutage ou encore de sorts jetés par les personnes malintentionnées qui s'attachent les services d'un marabout manipulateur de textes sacrés ou de connaissances occultes.

Au Sénégal, si le terme *livre* est traduit par le terme *teere* (talisman) c'est parce qu'il a une histoire somme toute particulière. Il s'est introduit par l'islamisation et l'acceptation de la nouvelle religion ne pouvait se faire qu'à condition de trouver un continuum entre les pratiques culturelles ancestrales et les préceptes du coran. Il fallait expliquer voire montrer que le talisman et le saafara, qui existent depuis l'aube des temps en Afrique, seraient plus efficaces s'ils étaient confectionnés ou réalisés avec le texte coranique et ses vertus. Les moments forts de l'islamisation, curieusement, ne se situent pas au moment des grandes guerres saintes. Les populations africaines ont opposé un refus catégorique aux djihadistes et aux colonialistes<sup>5</sup>. L'islamisation et la colonisation se sont imposées de façon concomitante dans la société sénégalaise même s'il y existait des musulmans depuis le 11<sup>e</sup> siècle. Faut-il le reconnaître, l'enseignement des guides religieux avec leurs écrits et prêches ont fait mouche là où les armes ont échoué et provoqué des massacres. Que représentent ces textes ?

### **Les écrits des chefs religieux des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles au Sénégal**

L'islamisation s'est en réalité accélérée avec la défaite des rois ou résistants armés. Ainsi, les peuples désemparés ont pratiquement tous cherché refuge chez les religieux qui leur proposaient la conversion immédiate afin d'être protégés contre l'armée coloniale. L'exemple de Lat Dior et de sa famille accueillis chez Maba Diakhoubà en est une parfaite illustration (Thiam, 1977). En réalité, beaucoup de religieux signèrent un pacte de paix avec la puissance coloniale<sup>6</sup> puisqu'ils se disaient mener un combat non pas temporel mais spirituel. En fait, c'était une stratégie pour pratiquer une résistance pacifique afin de gagner la guerre par l'adhésion culturelle voire culturelle. C'est la raison pour laquelle, les royautes africaines notamment sénégalaises furent toutes remplacées par des royautes religieuses, des monarchies de droit divin au cœur du dispositif colonial. D'ailleurs, les liens de parenté entre les cheikhs et les rois déchus ne sont pas à démontrer.

<sup>5</sup> Faidherbe aurait dit d'eux : « Ces gens, on les tue mais on ne les déshonore pas ! »

<sup>6</sup> Annales sénégalaises de 1854 à 1885, suivies des traités passés avec les indigènes..., Paris, Maisonneuve et Ch Leclerc, 1885 (Ministère de la Marine). Annales sénégalaises de 1854 à 1885, suivies des traités passés avec les indigènes... | Gallica (bnf.fr) Consulté le 5 septembre 2022.

Tant que les chefs religieux ne s'intéressaient pas à l'administration, tant qu'ils participaient paisiblement au rayonnement économique de la colonie, ils pouvaient organiser librement leurs talibés (fidèles) autour de leurs activités religieuses. Ces guides comme Limamou Laye, El Hadji Malick Sy et Cheikh Admadou Bamba, etc. n'ont été harcelés et combattus que pendant une période, le temps de bien asseoir les fondations de la colonie du Sénégal. Cheikh Ahmadou Bamba Mbacké fut le plus craint parce qu'il fut suivi par des dizaines de milliers de fidèles. L'autorité coloniale le soupçonnait de vouloir organiser une lutte armée. D'où ses deux exils (Gabon et Mauritanie) et sa mise en résidence surveillée au Sénégal pendant une longue période.

Le fait d'avoir réussi là où la résistance armée des rois a échoué a conféré aux chefs religieux une grande légitimité auprès de ces populations déboussolées dans cette nouvelle société sans repères clairs pour elles. On accordait ainsi énormément de crédit à leurs dires et moindres faits et gestes. Les communautés issues des défunts royaumes étaient convaincues que Dieu fut nécessairement avec ces guides religieux et, par conséquent, leurs connaissances mystiques les avaient protégés contre les colons. À partir de ce moment, le livre arabe écrit ou détenu par ces religieux est considéré comme l'incarnation de la toute-puissance de Dieu. Tout texte écrit en arabe devient une chose sérieuse, c'est-à-dire mystique, quelle que soit la religion pratiquée d'ailleurs. Cela est dû à la conception mystique de l'islam chez les musulmans d'Afrique. Cheikh Aliou Ndao expose clairement cette réalité :

Seulement nous sommes obligés de constater que le livre écrit en arabe, à cause de l'origine de son introduction chez nous est symbolisé par des personnes qui, parce qu'elles sont capables de lire la langue du Prophète (P.S.L.) sont censées, posséder toutes les vertus. Dans un tel contexte, le pouvoir de pénétrer le secret des signes relève du mystère, du mysticisme ou d'un univers qui nous est interdit. Le livre est appréhendé comme le moyen d'interpréter l'influence des forces capables de nous nuire ou de se mettre à notre service selon l'approfondissement de nos études. (Ndao, 1988 : 48)

Aujourd'hui, les textes de ces lettrés sont psalmodiés sous forme de chants panégyriques lors des soirées religieuses. Leurs auteurs sont considérés comme des médecins du peuple dont les textes soignent de l'immoralité, du malheur, de la malchance et protègent contre Satan. Ces textes sont des chemins vers Dieu et une protection contre les mauvaises personnes et Satan. Parmi ces textes, nous pouvons citer les plus célèbres :

- El Hadji Oumar Foutiyou Tall, *Rimakh : traité de mystique musulmane* (1845), Traduction de Maurice Puech, Albouraq, 1999, 240 pages.
- El hadji Malick Sy, *Khilâsou Dhahab : l'Or Pur sur la vie du Prophète*, Tunisie, 1915.
- Cheikh Ahmadou Bamba : *Les Itinéraires du Paradis (Massalik al-Jinan)*, suivi de *Huqqa-l-Bukau*. Traduction de Serigne Same M'Baye. Éditions Dar al-Kitab, 1984.
- El hadji Abdoulaye Niass , *traité sur la mystique musulmane*, Alger, 1910.
- Ahmeth Ndiaye Diack, *Héritage et succession*, Maroc, 1924.

L'étude linguistique et comportementale nous a aussi permis d'évaluer le niveau de confiance en la puissance de l'écrit et du texte dans la société africaine, sénégalaise en particulier. Cette réalité n'a pas disparu avec la modernité même si une nouvelle conception commence à émerger : Depuis peu, commence à se développer l'idée selon laquelle la lecture est une forme de thérapie et l'écriture une forme de psychanalyse. Mais existe-t-il un lien entre le texte sacré qui soigne ou protège et le texte profane qui libère ?

### 3. Le livre délivre : thérapie de l'écriture et de la lecture

Il serait intéressant ici d'envisager le livre, quelle qu'en soit la langue de rédaction, comme un outil toujours porteur de vertus mais cette fois sans superstition. En d'autres termes, le livre arabe, même s'il n'a pas complètement perdu de son aura, a connu une véritable période de démythification. L'arabe est désormais redevenue une langue comme les autres et dans laquelle il est même possible de dire des insanités. Et c'est ce processus qu'analyse Cheikh Aliou Ndao dans son texte dont l'extrait suivant est une parfaite illustration :

Aucun discernement ; il suffit qu'un livre soit écrit en arabe langue sacrée pour qu'il soit bénéfique. Ce n'est qu'après les années 50 avec le retour des anciens étudiants dans les pays du Proche-Orient et d'Afrique du Nord qu'un tri fut établi. Les jeunes ont introduit des livres traitant de sciences, de sociologie, de philosophie et de politique, et parlant d'événements actuels. (1988 : 48)

Et ce processus de démythification du livre écrite en arabe a réussi à le placer sur le même pied que les autres. Même une politique de promotion du livre et de la lecture publique fut initiée au Sénégal avec le Ministère de la Culture avec la création de plusieurs structures notamment des maisons d'éditions et des événements de promotion du livre et de la lecture entre 1960 et 1980. Plus tard, en 2001, fut créée la direction du livre et de la lecture pour promouvoir l'édition et la lecture. En plus du fonds d'aide à l'édition, des centres de lecture et d'animation culturelle (CLACS) furent installés dans toutes les régions du Sénégal.

La lecture est encouragée partout parce qu'elle est bénéfique pour la culture générale mais aussi pour la capacité à raisonner, etc. De la même manière, l'écrit est souvent comparé à une forme de thérapie qui rappelle la psychanalyse. La parole libérée permet de dénouer ce qui inconsciemment provoquait des blocages comportementaux chez l'individu. De la même manière que le dessin est encouragé chez les enfants souffrant d'un trouble quasiment impossible à exprimer avec les mots, l'écrit pourrait être conseillé à des personnes montrant des symptômes d'instabilité ou ressentant tout simplement le besoin de se décharger. L'écriture est un exutoire voire une source de libération. D'où l'importance de l'adjectif bénéfique employé plus haut. Il trouve ici son sens le plus noble et littéral : *bene facere* (faire du bien) opposé au maléfique : *male facere* (faire du mal). Il faut admettre l'apport de l'écriture et de la lecture dans le sentiment de bien-être de l'individu. Le texte qui, jadis, était exploité pour faire un talisman ou une solution, peut être lu aujourd'hui par pur plaisir, pour la beauté de ses images, la perfection de ses rimes ou encore par le fait qu'il constitue une mine d'informations et libère des démons de l'ignorance qui enferment l'être dans une sphère moyenâgeuse. De même, le plaisir ressenti et les connaissances acquises ne peuvent qu'être bénéfiques c'est-à-dire créer un sentiment de bien-être. Le déplaisir et l'ignorance ne peuvent qu'être maléfiques c'est-à-dire créer un sentiment de mal-être.

Cette conception de l'écriture et de la lecture fait penser à la problématique commune étudiée successivement par Jacques Derrida, à travers son texte intitulé « *La pharmacie de Platon* » (Derrida, 1989), et Louise Lambrichs, à travers son article *La littérature est-elle thérapeutique ?* (Lambrichs, 2009 : 43). Il s'agit clairement de l'idée d'une littérature assimilée à la médecine et donc à la fameuse solution de mots contre les maux. En effet, Derrida part de sa lecture du *Phèdre* de Platon pour fait intervenir le terme *pharmakon* employé par Socrate pour opposer l'écrit (poison), le maléfique et l'oral, (remède), le bénéfique. Pour rappel, le *pharmakeus*, dans la Grèce antique, est la personne sacrifiée pour expier les péchés ou les malédictions des autres. Il s'agit d'un bouc-émissaire si on doit

parler du point de vue des croyances occultes et archaïques. Comme nous le précise Pierre Mbid Diouf<sup>7</sup>, le vocable désigne aussi la personne qui prépare et administre le médicament. En réalité, il est surtout question de la substance utilisée à bonne dose pour soulager ou dans l'excès pour provoquer un autre mal (remède et poison). C'est cette double signification que nous retiendrons ici. Tout semble être une simple question de dosage. Socrate préférait l'enseignement oral à la lecture ou à l'apprentissage par cœur d'un texte. Les confusions, les mésinterprétations et les erreurs sont des risques à prendre avec l'écrit c'est-à-dire le logos différé (Derrida, 1989 : 264).

En réalité, le texte est juste un remède ; il doit être bien administré dans le respect des doses prescrites, des indications et des contre-indications. Nous ne devons pas ni écrire, ni lire, ni apprendre pour souffrir mais pour nous rassurer en expiant les états d'âme sombres et angoissants. Le comportement de certains lecteurs rappelle certains effets de la drogue comme la perte du sens de la réalité. Nous pouvons aussi dire que des effets opposés sont attendus dans le cas d'une personne troublée et qui trouve son calme dans l'écriture ou tout simplement dans la lecture. Lambrichs nous affirme que le texte a un énorme potentiel d'effet placebo et aide beaucoup dans l'accompagnement des personnes condamnées par la maladie ou la justice. Elle écrit ce qui suit :

La littérature serait-elle un placebo ? le plus puissant de tous ? Il faudrait s'interroger alors sur ce qu'elle soigne, et qui. L'écrivain ou le lecteur ? Potentiellement les deux, qui se rencontreraient en un lieu connu d'eux seuls et de quelques autres ?... Parlons plutôt des maux que soigneraient, écrits, lus et relus, les mots. Ils sont innombrables : l'oubli, l'ignorance, la tristesse, la dérégulation, la bêtise, l'isolement, le sentiment de l'absurde, le désespoir... parmi quelques autres. (Lambrichs, 2009 : 46)

Nous voyons là apparaître l'idée de départ à savoir que le livre est utilisé comme une source de protection et le texte comme un remède. Que nous soyons dans un contexte mystique ou rationaliste, il paraît évident ici que les mots sont utilisés contre les maux.

## Conclusion

Au terme de cette analyse, nous pouvons admettre que l'islamisation du Sénégal a fortement influencé la conception que l'on s'y fait du livre. La religion musulmane a trouvé sur place le talisman ou le gris-gris. Et pour s'imposer, elle a utilisé les armes et provoqué des razzias mais cela n'a pas suffi. Elle a essayé, par la suite, de montrer que la nouvelle foi et son livre saint (Coran) pouvaient faire de miracles. À partir de ce moment, les versets coraniques sont présentés comme de véritables solutions au malheur des populations. Et puisque celles-ci ne voulaient en aucun cas abandonner les talismans hérités des ancêtres, apparut la géniale idée de confectionner ces talismans ou solutions à partir du coran. Ce fut le début d'une réelle mystification autour du livre écrit en arabe. Même les mots signifiant livre, issus des langues sénégalaises, dégagent l'idée d'une connaissance ésotérique. Le livre est sacré parce qu'il est le symbole d'un pouvoir, le pouvoir de nuire mais aussi de protéger ou d'implorer Dieu. Mais force est de reconnaître qu'avec l'ouverture de la société sénégalaise, rendue possible par la colonisation et les voyages dans le monde arabe, s'est produite une démystification du livre écrit en arabe. Hormis le coran, le livre arabe est devenu un livre banal. Cependant, l'idée que l'écriture et la lecture soignent n'a pas disparu puisque, désormais, le livre peut

---

<sup>7</sup> DIOUF, Pierre Mbid Hamoudi, « Médecin iatros / Magicien magos ou pharmakeus en Grèce ancienne : contexte social et sociolinguistique ». Numéro Spécial 1 *Épistanalyse*, étude réunie par SÉKA Apo Philomène, Janvier 2018, ISSN 2079-8970, <http://www.epistanalyse.com>.

être présenté comme un exutoire qui libère des démons intérieurs. Il s'agit de l'idée de thérapie à travers l'écriture et la lecture. Le texte apparaît ici comme un médicament très efficace, les *mots* comme agents actifs éliminent aisément les *maux* comme agents nocifs.

### Références bibliographiques

- AL-BUNI, *Talismans, shams al-ma'arif, Le soleil des connaissances*, traduit par Pierre Lory et Jean-Charles Coulon, Orient éditions, 2018.
- André Paul, « Genèse et avènement des "Écritures" chrétiennes », dans Jean-Marie Mayeur, Charles Pietri, Luce Pietri, André Vauchez, Marc Venard (dirs.), *Histoire du Christianisme*, vol. 1 : Le Nouveau Peuple (des origines à 250), Desclée, 2000, p. 681.
- BAYARD, Jean-Pierre, *Les talismans*, Tchou, 1974.
- CISSÉ Mame Thierno, LE TALLEC Gabrielle, 2019, « Multilinguisme au Sénégal : dans quelle(s) langue(s) informer et impliquer les populations ? ». *The Conversation*. Multilinguisme au Sénégal : dans quelle(s) langue(s) informer et impliquer les populations ? (theconversation.com) (le 15/01/2021).
- DAVIS, Nathalie Zemon, *Léon l'Africain* (2006), Paris, Payot, 2014, p. 176.
- Décret n° 71-566 du 21 mai 1971 relatif à la transcription des langues nationales.
- DERRIDA, Jacques, « La pharmacie de Platon », *Tel Quel*, n° 32-33, Paris, 1968
- DIOUF, Pierre Mbid Hamoudi, « Médecin iatros / Magicien magos ou pharmakeus en Grèce ancienne : contexte social et sociolinguistique ». Numéro Spécial 1 *Épistanalyse*, étude réunie par SÉKA Apo Philomène, Janvier 2018, ISSN 2079-8970, <http://www.epistanalyse.com>.
- EGLASH, Ron, *African Fractals : Modern Computing and Indigenous design*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1999.
- EL-BAKRI, *Kitab al masalik wa-l-mamalik* [Le livre des routes et des royaumes], Carthage, 1992, 2 volumes.
- ES SUDAN, Tarek, *Histoire du Sudan*, Maisonneuve, Paris 1981.
- FREUD, Sigmund, « La création littéraire et le rêve éveillé », in : *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933.
- HAMES, Constant (dir.), *Coran et talismans : Textes et pratiques magiques en milieu musulmans*. Paris, Kharthala, 2007.
- KA, Thierno, *Ecole de Pir Saniokhor : Histoire, enseignement et culture arabo-islamiques au Sénégal du XVIIe au XXe siècle*, Dakar, Fondation Cadi Amar Fall, 2002.
- LAMBRICHS Louise Lambert, « La littérature est-elle thérapeutique ? », in *Les Tribunes de la santé* 2009/2 (n° 23), pages 43 à 50. <https://www.cairn.info/revue-les-tribunes-de-la-sante1-2009-2-page-43.htm>. (le 30 mai 2020).
- LECOUTEUX, Claude, *Le livre des talismans et des amulettes*, Paris, Imago, 2004.
- NDAO, Cheikh Aliou, « Le livre dans la société » in *Ethiopiennes* revue trimestrielle de culture négro-africain n° 48-49 - Spécial les métiers du livres - 1e et 2e trimestre 1988 - volume 5 n° 1-2. <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?article1329>. (Le 30 mai 2020).
- PAUL, André, « Genèse et avènement des "Écritures" chrétiennes », dans Jean-Marie Mayeur, Charles Pietri, Luce Pietri, André Vauchez, Marc Venard (dirs.), *Histoire du Christianisme*, vol. 1 : Le Nouveau Peuple (des origines à 250), Desclée, 2000, p. 681.
- PLATON, *Phèdre*, Paris, GF, 1989.
- RIFFARD, Pierre, *Nouveau dictionnaire de l'ésotérisme*, Payot, 2008.
- SENE, Henri, *Gestion de l'information documentaire : Cultures, pratiques, organisation et législation en Afrique subsaharienne*, Dakar, EBAD Editions, 2022.
- SOW, Mody, *La Presse écrite et audio-visuelle au Sénégal*, Villeurbanne : Ecole Nationale Supérieure des Bibliothèques, 1983.
- THIAM, Iba Der, *Maba Diakhou Ba, almamy du Rip (Sénégal)*, Paris, ABC, 1977, 150 p.